

## Études d'histoire religieuse



Mark G. McGowan, *Michael Power*, *The Struggle to Build the Catholic Church on the Canadian Frontier, Montreal and Kingston*, McGill-Queen's University Press, 2005, xviii-378 p. (coll. McGill-Queen's studies in the history of religion, 40) 50 \$

Marie-Paule Rajotte LaBrèque

Volume 72, 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1006595ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1006595ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

### ISSN

1193-199X (print)

1920-6267 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this review

Rajotte LaBrèque, M.-P. (2006). Review of [Mark G. McGowan, *Michael Power*, *The Struggle to Build the Catholic Church on the Canadian Frontier*, Montreal and Kingston, McGill-Queen's University Press, 2005, xviii-378 p. (coll. McGill-Queen's studies in the history of religion, 40) 50 \$]. *Études d'histoire religieuse*, 72, 120–122. <https://doi.org/10.7202/1006595ar>

Mark G. McGowan, *Michael Power, The Struggle to Build the Catholic Church on the Canadian Frontier*, Montreal and Kingston, McGill-Queen's University Press, 2005, xviii-378 p. (coll. McGill-Queen's studies in the history of religion, 40) 50 \$

L'ouvrage que nous examinons ici a coûté sept ans d'études et de recherches à son auteur qui est parvenu magistralement à tirer de l'ombre une existence d'exception qui présente parfois des reflets de tragédie grecque et qui était tombée dans l'oubli. La matière est répartie en neuf chapitres qui correspondent à des étapes précises de la vie de Michael Power insérées avec soin dans le climat politique, social et religieux de l'époque. Des notes abondantes avec citations complètes des sources ainsi qu'un index détaillé font oublier l'absence de bibliographie. Une iconographie modeste mais éloquente tirée de documents d'époque nous rappelle la simplicité de l'apparence des lieux juste avant les grands développements de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

Le sous-titre du livre, en évoquant l'omniprésence de « la frontière », définit le temps et l'espace des événements tout en laissant planer un certain déterminisme. La thèse empruntée à Frederick Jackson Turner a été souvent appliquée à divers mouvements religieux comme élément d'analyse, mais très peu dans l'historiographie du Québec et encore moins à l'Église catholique. Michael Power fut poursuivi par cette simple donnée géographique transformée en mode de vie caractérisé par le désordre et les pénuries de toutes sortes, lui qui aspirait par-dessus tout au respect des institutions.

C'est à Halifax que Michael Power est né le 18 octobre 1804, premier fils de William Power, capitaine au long cours, et de Mary Roach tous deux venus d'Irlande. Michael, aîné d'une famille de huit frères et sœurs est un enfant doué et studieux que sa mère a voué au sacerdoce. À onze ans, il sera marqué par la visite pastorale de M<sup>br</sup> Plessis en 1815 et sa confirmation. Enfant de chœur assidu, il est aussi remarqué par le curé Edmund Burke qui encourage sa vocation.

En 1816, il quitte sa famille pour le collège de Montréal sans se douter qu'il ne reverra jamais son père ni ses trois frères qui seront morts en l'espace de quelques années ; quant à sa mère, elle l'attendra pendant vingt-quatre ans. À peine sorti de l'enfance, ce jeune garçon va subir un choc culturel total dans un milieu francophone dont tout le mode de vie lui est complètement étranger, même le climat où le fleuve gèle tout l'hiver contrairement à l'Atlantique qui lui était familier à Halifax. Mais, grâce à sa force de caractère, il va s'adapter, apprendre le français, suivre la discipline rigoureuse des sulpiciens puis du Grand Séminaire de Québec. Enfin, il est ordonné prêtre le 17 août 1827 et immédiatement affecté à la mission Saint-Frédéric de Drummondville dans les Cantons de l'Est où il remplace John Holmes.

C'est là qu'il rejoint « la frontière » ; ce petit village, un établissement semi-militaire, compte à peine plus de dix ans et le territoire de Power comprend toute la vallée du Saint-François jusqu'à Sherbrooke qu'il devra parcourir à pied ou à cheval. Il y fait face à toutes les difficultés qu'il devra combattre partout : la pauvreté et même la misère, une population d'origines et de religions mixtes, la déviance des mœurs, mariages illicites, alcool, indiscipline de certains membres du clergé, indifférence des fidèles. Les solutions sont rares et la préparation acquise au séminaire n'est pas adéquate pour des situations hors normes.

Épuisé par cinq ans d'échecs, le missionnaire demande à partir et il se retrouvera à Montebello, seigneurie des Papineau, dans la vallée de l'Outaouais. Mais, seul le paysage a changé, le territoire encore sauvage est démesuré et la population exhibe les mêmes dispositions qu'à Drummondville ; au bout de deux ans, Power réclame un changement.

À Sainte-Martine-de-Châteauguay, paroisse bien organisée en 1833, il peut agir en véritable curé. Mais il sera témoin des rébellions ; le village échappera à celle de 1837, mais 1838 aura de dures conséquences pour plusieurs familles.

En 1839, M<sup>er</sup> Lartigue l'appelait à Laprairie dans le but, semble-t-il, de le rapprocher de Montréal. Power était apprécié pour ses vastes connaissances et il deviendra vicaire général. M<sup>er</sup> Bourget l'amènera avec lui à Rome en 1841 et le chargera de délicates négociations à Londres. C'est au cours de ce voyage que le diocèse de Toronto fut accordé et que Power fut pressenti comme évêque malgré ses réticences ; il fut consacré à Laprairie le 8 mai 1842.

Cette fois encore, la frontière n'était pas loin de Toronto ; toujours la démesure, et dans l'espace et dans la tâche, mais à trente-huit ans, le jeune évêque se mit à l'œuvre. Il multiplia les initiatives, retour en Europe à la recherche de religieux, question des écoles, statut légal des biens d'Église, régularité des mariages et autres. Il trouvait même le temps et les moyens de se constituer une bonne bibliothèque et recevait plusieurs journaux et périodiques. À travers toutes ses interventions il réussit à conserver l'estime de ses contemporains comme les Ryerson, Strachan, Sydenham et Baldwin.

La fin tragique de Michael Power en 1847, juste avant ses quarante-trois ans et par suite de son dévouement pour les Irlandais victimes de la famine, survint au moment où il avait atteint la plénitude de ses moyens pour donner toute sa mesure. L'auteur souligne que la profondeur de ce drame avait fait glisser dans l'oubli toute sa vie antérieure ; il faut donc remercier le D<sup>r</sup> McGowan de nous avoir révélé cette existence hors du commun tout en nous offrant un tableau très éclairant de cette première partie du

XIX<sup>e</sup> siècle. L'élégance et la souplesse de l'écriture est un plaisir constant qui rend cette lecture encore plus convaincante.

Marie-Paule Rajotte LaBrèque  
Historienne, Granby

J. I. Little, *Borderland Religion. The Emergence of An English-Canadian Identity, 1792-1852*. Toronto. University of Toronto Press, 2004, xv-386 p. 33 \$

Fondé sur l'étude attentive de sources, en particulier de la correspondance de clercs protestants, ce livre est une histoire du protestantisme dans les Cantons de l'Est du Québec pendant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Deux groupes d'Églises protestantes sont en présence : celles des immigrants des États-Unis, les loyalistes, et celles dirigées à partir de l'Angleterre. Les premières sont surtout les Églises baptiste, méthodiste, congrégationaliste, et divers groupes sectaires émanant souvent des premières ; les Églises dirigées d'outre-mer sont l'Église d'Angleterre et celle des méthodistes wesleyens. L'auteur passe sous silence certaines petites sectes qui ont laissé peu de traces dans les Cantons de l'Est, mais il scrute attentivement les sentiers battus par certains autres mouvements sectaires comme celui de William Miller, des adventistes qui croyaient que la fin du monde et le jugement dernier auraient lieu en 1843 ou 1844.

Le livre est divisé en quatre parties. La première est une introduction où l'auteur énonce sa thèse voulant que les Églises protestantes dotées d'une ecclésiologie et d'une théologie plus traditionnelles, centraliste et autoritaire, comme l'étaient l'Église d'Angleterre et les méthodistes wesleyens, ont mieux réussi à recruter des adeptes dans les Cantons de l'Est que ne l'ont fait les diverses Églises d'origine américaine qui prônaient la décentralisation, la démocratie et l'autonomie individuelle. Ce succès aurait grandement contribué au développement d'une identité anglo-canadienne affichant des valeurs plus conservatrices que celles des voisins américains de ces Anglo-canadiens, et par conséquent distincte de celle de ces derniers, et ce en dépit du grand nombre d'immigrants d'origine américaine dans la région. La deuxième partie du livre porte sur ces diverses Églises d'origine américaine, celles des congrégationalistes, des baptistes *et al.* Le lecteur y apprend beaucoup sur ces groupes, souvent minuscules dans diverses localités des Cantons de l'Est. Les troisième et quatrième parties du livre portent à tour de rôle sur les Églises rattachées à l'Angleterre, soit celle des méthodistes wesleyens et l'Église d'Angleterre (anglicans). Une conclusion générale, un appendice statistique et une bibliographie viennent clore le tout.

Little nous livre une étude minutieuse et détaillée fondée sur l'étude exhaustive des sources tant primaires que secondaires. Souvent, le lecteur y